

Chères lectrices...

Ne vous êtes-vous jamais demandé ce qui arrivait à vos personnages préférés une fois le livre refermé ? N'avez-vous jamais souhaité que votre roman favori aille un peu plus loin ? Moi, si ; et, à en croire mes conversations avec nombre d'entre vous, je ne suis pas la seule. Après d'innombrables sollicitations, j'ai donc repris chacun des volumes des Bridgerton, et je leur ai donné un « second épilogue » – l'histoire qui vient *après* l'histoire.

Je mets en garde celles d'entre vous qui n'ont pas lu *La chronique des Bridgerton* : faute de connaître le roman correspondant, certains de ces seconds épilogues risquent de leur paraître peu clairs. Quant à ceux qui les ont lus, j'espère qu'ils trouveront autant de plaisir à lire ces courts récits que j'en ai pris à les écrire.

Avec toute mon amitié,
Julia QUINN

Daphné

À la moitié de *Daphné*, Simon refuse d'accepter un paquet de lettres écrites par son père, avec qui il était brouillé. Prévoyant qu'il pourrait un jour changer d'avis, Daphné prend les lettres et les cache. Mais quand, à la fin du roman, elle les remet à Simon, il décide de ne pas les ouvrir.

À l'origine, je n'avais pas prévu qu'il agirait ainsi, car je m'étais toujours figuré qu'il y aurait quelque chose d'important dans ces lettres. Cependant, au moment où Daphné les lui offre, il m'est apparu évident que Simon n'avait pas besoin de les lire. Peu importait, finalement, ce que feu le duc avait pensé de lui.

Si les lectrices voulaient savoir ce que contenaient ces lettres, pas moi, je l'avoue. Ce qui m'intéressait davantage, c'était ce qui pouvait donner à Simon *envie* de les lire...

Daphné second épilogue

Les mathématiques n'avaient certes jamais été le point fort de Daphné Basset, mais elle était tout de même capable de compter jusqu'à trente. Et comme trente était le nombre maximum de jours que duraient ses cycles menstruels, le total de quarante-trois que lui révélait l'agenda sur son secrétaire lui causait quelque inquiétude.

— C'est impossible, dit-elle à l'agenda, espérant vaguement qu'il lui fournirait une réponse.

Elle s'assit lentement et fouilla dans sa mémoire pour reconstituer les six semaines écoulées. Peut-être s'était-elle trompée dans ses calculs. Elle avait eu ses règles alors qu'elle était chez sa mère, c'est-à-dire les 25 et 26 mars. Ce qui signifiait que... Elle compta de nouveau, cette fois en pointant chaque case de l'agenda de l'index.

Quarante-trois jours.

Elle était enceinte.

— Bonté divine !

Une fois de plus, l'agenda s'abstint de tout commentaire.

Non, non, c'était impossible. Elle avait quarante et un ans ! Bien sûr, dans l'histoire de l'humanité, des femmes donnaient naissance à des enfants à quarante-deux ans. Mais sa dernière grossesse remontait

à dix-sept ans. Dix-sept ans de relations merveilleuses avec son mari, durant lesquels ils n'avaient rien fait, absolument rien, pour éviter de concevoir.

Daphné en avait simplement conclu que sa période de fertilité était révolue. Elle avait eu quatre enfants à la suite l'un de l'autre – un par an durant les quatre premières années de leur mariage. Puis... plus rien.

Lorsque son benjamin avait fêté son premier anniversaire, elle avait constaté non sans surprise qu'elle n'était pas de nouveau enceinte. Le petit dernier avait eu deux ans, puis trois, et sa taille ne s'était pas épaissie. Mais lorsqu'elle regardait sa progéniture – Amelia, Belinda, Caroline et David –, elle s'estimait favorisée au-delà de toute mesure. Quatre beaux enfants en bonne santé, dont un petit garçon solide qui deviendrait un jour duc de Hastings à la place de son père.

Cela dit, Daphné n'aimait pas particulièrement être enceinte. Son visage devenait bouffi, ses chevilles enflaient, et son système digestif lui jouait des tours qu'elle n'avait aucune envie de connaître de nouveau. Quand elle pensait à Lucy, sa belle-sœur, qui était resplendissante lorsqu'elle était enceinte. Tant mieux pour elle, du reste, car elle attendait son cinquième enfant. Et elle était si énorme qu'elle aurait pu être enceinte de quatorze mois. Il n'empêche qu'elle demeurait resplendissante, et qu'elle conservait des chevilles d'une finesse stupéfiante.

— Je ne peux pas être enceinte, murmura Daphné, la main posée sur son ventre plat.

Peut-être était-ce le retour d'âge. Quarante et un ans, cela paraissait un peu jeune, mais il est vrai que personne ne parlait jamais de ces choses-là. Des tas de femmes cessaient peut-être d'avoir leurs règles à quarante et un ans.

Elle aurait dû être heureuse et s'en féliciter. Les indispositions mensuelles étaient tellement pénibles...

Des pas retentirent dans le vestibule et elle fit glisser rapidement un livre sur l'agenda. Et que croyait-

elle dissimuler ? Il ne s'agissait que d'un agenda, et aucune case n'était marquée d'une croix rouge accompagnée de la mention « règles ».

Ce fut son mari qui entra dans la pièce.

— Ah, tu es là ! Amelia te cherche.

— Moi ?

— S'il y a un Dieu compatissant, ce n'est pas *moi* qu'elle cherche, répliqua Simon.

— Oh, là, là ! murmura Daphné.

Elle eut conscience du manque de vivacité de sa réponse, mais son esprit était encore attaché à l'alternative « grossesse » ou « ménopause ».

— Il s'agit d'un problème de robe.

— La rose ou la verte ?

Simon arrondit les yeux.

— Pardon ?

— Tu n'en sais rien, bien sûr, riposta Daphné, distraite.

Simon se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche, les mains pressées sur les tempes.

— Quand donc sera-t-elle mariée ?

— Pas avant d'être fiancée.

— Et quand sera-t-elle fiancée ?

Daphné ne put s'empêcher de sourire.

— Elle a eu cinq demandes en mariage l'année dernière, lui rappela-t-elle. C'est toi qui as insisté pour qu'elle attende le grand amour.

— Je ne me souviens pas de t'avoir entendue protester.

— Je n'ai pas protesté.

— Comment nous sommes-nous débrouillés pour avoir trois filles qui font leurs débuts dans le monde en même temps ? se lamenta-t-il, après avoir poussé un profond soupir.

— Zèle procréateur du début de notre mariage, répliqua Daphné avec une pointe d'effronterie, avant de se rappeler l'agenda marqué d'une croix rouge visible à ses seuls yeux.

— Zèle procréateur, dis-tu ? Un choix de mots intéressant...

Comme il jetait un coup d'œil éloquent vers la porte ouverte, Daphné se sentit rougir.

— Simon, on est au milieu de la journée !

— Je ne me souviens pas que cela nous arrêtaït lorsque notre zèle était à son sommet, répliqua-t-il en esquissant un sourire.

— Si les filles montent...

Il se leva d'un bond.

— Je vais fermer la porte.

— Mais elles devineront !

Après avoir tourné la clé dans la serrure, il lui fit face, les sourcils arqués.

— La faute à qui ?

— Il est hors de question que mes filles se marient aussi désespérément ignorantes que je l'étais.

— Adorablement ignorante, rectifia-t-il.

Il traversa la pièce et lui prit la main. Elle ne résista pas lorsqu'il l'incita à se lever.

— Tu ne m'as pas trouvée si adorable que cela quand j'ai supposé que tu étais impuissant.

Simon tressaillit.

— Il y a beaucoup de choses dans la vie qui paraissent adorables rétrospectivement.

— Simon...

— Daphné... murmura-t-il tout contre son oreille.

Il en mordilla le lobe, puis sa bouche descendit le long de son cou, et Daphné se sentit fondre. Vingt et un ans de mariage, et elle était toujours...

— Au moins tire les rideaux, chuchota-t-elle.

Non pas qu'avec le soleil éclatant quiconque pût les voir, mais elle se sentirait plus à l'aise. Après tout, ils habitaient au cœur de Mayfair.

Simon se précipita vers la fenêtre, mais ne tira que le voilage.

— J'aime te voir, déclara-t-il avec un sourire impudent.

Puis, avec une adresse et une rapidité remarquables, il la mit en situation d'être vue, et tout entière.

— Oh, Simon ! soupira-t-elle lorsque, l'ayant allongée sur le lit, il déposa un baiser à l'intérieur de son genou.

Elle savait exactement ce qu'il allait faire ensuite : remonter le long de sa cuisse en la goûtant des lèvres et de la langue. Un exercice dans lequel il excellait.

— À quoi penses-tu ? murmura-t-il.

— À cet instant ?

Elle battit des paupières pour essayer de recouvrer ses esprits. Il avait sa langue au creux de sa cuisse, et il la croyait capable de penser ?

— Sais-tu à quoi moi, je pense ? reprit-il.

— Si ce n'est pas à moi, je vais être très déçue.

Avec un petit rire, il remonta pour déposer un baiser sur son nombril, puis remonta encore, jusqu'à ses lèvres qu'il effleura des siennes.

— Je pense que c'est merveilleux de connaître une autre personne aussi complètement.

Daphné l'enveloppa de ses bras. Le visage enfoui dans la chaleur de son cou, elle inhala son odeur familière avant de chuchoter :

— Je t'aime.

— Je t'adore.

Oh, il cherchait la compétition ? Elle s'écarta, juste un peu.

— Je raffole de toi.

— Tu *raffoles* de moi ? répéta-t-il en haussant un sourcil.

— J'avais trop peu de temps pour trouver mieux. En outre, ajouta-t-elle avec un infime haussement d'épaules, c'est la vérité.

— Très bien. Je te vénère.

Les yeux de Simon s'étaient assombris. Elle entrouvrit les lèvres, mais son cœur battait si fort qu'elle fut incapable de trouver une répartie.

— Je crois que tu as gagné, admit-elle d'une voix si rauque que ce fut à peine si elle la reconnut.

Le baiser dont il la gratifia se prolongea, à la fois brûlant et d'une douceur presque douloureuse.

— Comme si je ne le savais pas.

Elle rejeta la tête en arrière tandis qu'il posait de nouveau la bouche sur son ventre.

— Tu dois me vénérer, ne l'oublie pas...

Il descendit encore plus bas.

— Pour cela, Votre Grâce, je suis à jamais votre serviteur.

Ce fut leur dernier échange avant un certain temps.

Trois jours plus tard, Daphné fixait de nouveau son agenda. Quarante-six jours depuis ses dernières règles et elle n'avait toujours rien dit à Simon. Elle aurait dû lui en parler, mais elle craignait que ce ne soit prématuré. Il pouvait y avoir une autre explication que la grossesse – il lui suffisait de se rappeler son dernier séjour chez sa mère. Violet Bridgerton n'avait cessé de s'éventer en se plaignant de l'atmosphère étouffante alors que Daphné la trouvait à peine agréable.

Lorsqu'elle avait suggéré qu'on allume un feu dans la cheminée, Violet avait protesté avec une telle férocité qu'elle semblait prête à défendre l'accès de l'âtre avec le tisonnier.

— Ne t'avise même pas de craquer une allumette, avait-elle grondé.

À quoi Daphné avait répliqué avec sagesse :

— Je crois que je vais aller chercher un châle. Hum... vous devriez peut-être en faire autant, avait-elle ajouté à l'intention de la femme de chambre de sa mère, qui frissonnait.

Cela dit, à cet instant précis, elle n'avait pas particulièrement chaud. En fait, elle se sentait même parfaitement normale. Ce qui était néanmoins suspect vu qu'elle ne s'était jamais sentie le moins du monde normale lorsqu'elle était enceinte.

Alors que, son agenda refermé, elle levait les yeux de son secrétaire, elle découvrit sa fille cadette, Belinda, sur le seuil de la pièce.

— Entre, lui dit-elle, heureuse de cette diversion.

Après s'être assise dans un fauteuil confortable, Belinda regarda sa mère droit dans les yeux, comme à son habitude.

— Vous devez faire quelque chose au sujet de Caroline.

— Je dois faire quelque chose ? répliqua Daphné en appuyant délibérément sur le « je ».

Belinda ne releva pas le sarcasme.

— Si elle ne cesse pas de parler de Frederick Snowe-Mann-Formsby, je vais devenir folle.

— Tu ne peux pas simplement l'ignorer ?

— Mais, maman, il s'appelle Frederick Snowe... Mann... Formsby !

Comme Daphné demeurait perplexe, elle s'exclama :

— Snowe Mann, maman ! Snowman... comme le bonhomme de neige !

— Ce n'est pas très heureux, reconnut Daphné. Cela dit, lady Belinda Basset, n'oubliez pas qu'on pourrait vous associer, vous, à un certain chien court sur pattes.

Le regard bleu de Belinda perdit de son éclat, et Daphné comprit aussitôt que quelqu'un l'avait déjà associée à un basset.

— Oh, je suis vraiment désolée ! ajouta-t-elle, surprise que sa fille ne lui en ait jamais parlé.

— C'était il y a longtemps, répliqua Belinda, avant d'ajouter avec un reniflement : Et je peux vous assurer que cela ne s'est pas reproduit.

Daphné réprima un sourire. Il était inconvenant d'encourager les bagarres, toutefois, ayant elle-même grandi avec sept frères et sœurs, elle ne put s'empêcher de murmurer :

— Bien joué.

— Vous parlerez à Caroline ? reprit Belinda.

— Que souhaitez-tu que je lui dise ?

— Je ne sais pas. Ce que vous dites d'habitude. Cela semble toujours efficace.

Il y avait certainement là un compliment sous-entendu. Mais Daphné n'eut pas le temps de s'appesantir car son estomac se contracta brusquement. Un goût âcre lui monta à la bouche et...

— Excuse-moi ! s'écria-t-elle avant de se précipiter vers le cabinet de toilette.

Elle eut tout juste le temps d'atteindre le pot de chambre. Seigneur... Ce n'était pas le retour d'âge. Elle était bel et bien enceinte.

— Maman ?

D'un geste de la main, Daphné essaya de renvoyer sa fille.

— Maman ? Ça va ? Je vais chercher papa, décréta Belinda quand Daphné eut un nouveau haut-le-cœur.

— Non !

— C'est le poisson ? Personnellement, je lui ai trouvé un drôle de goût.

Daphné hocha la tête dans l'espoir de clore la discussion.

— Non, attendez une minute ! Vous n'avez pas mangé de poisson, je m'en souviens très bien.

Au diable, Belinda, si attentive aux détails !

Ce n'était pas le plus maternel des sentiments, cependant la nausée ne rendait pas particulièrement charitable.

— Vous avez pris du pigeon, continua sa fille. Moi, du poisson, David aussi, mais Caroline et vous n'avez mangé que du pigeon. Je crois que papa et Amelia ont goûté les deux, et on a tous pris de la soupe, encore que...

— Arrête ! l'implora Daphné.

Elle ne voulait pas entendre parler de nourriture. La simple allusion à...

— Je crois qu'il vaudrait mieux que j'aille chercher papa, répéta Belinda.

— Non, ça va, balbutia Daphné, qui s'efforça de nouveau de la chasser d'un geste.

Elle ne voulait pas que Simon la voie dans cet état. Il saurait aussitôt ce que cela signifiait. Ou, plus exactement, ce que cela signifierait dans sept mois et demi, à une semaine ou deux près.

— Très bien. Mais au moins, laissez-moi appeler votre femme de chambre. Vous devriez vous mettre au lit. Enfin... murmura Belinda comme sa mère vomissait de nouveau, quand vous en aurez fini avec... euh... avec cela.

— Oui... Maria... finit par acquiescer Daphné.

Sa femme de chambre devinerait la vérité sur-le-champ, elle aussi. Elle n'en soufflerait cependant mot ni à la famille ni aux autres domestiques. Et surtout, elle saurait exactement quel remède lui proposer. Celui-ci aurait un goût atroce, et son odeur serait pire encore, mais il atténuerait la révolte de ses entrailles.

Belinda se précipita hors de la chambre et Daphné, après s'être assurée que son estomac était vide, tituba jusqu'à son lit. Une fois allongée, elle demeura immobile car le moindre mouvement lui donnait l'impression d'être en pleine mer.

— Je suis trop vieille pour cela, gémit-elle.

Et c'était certainement la vérité. Selon son expérience – et pourquoi cette grossesse serait-elle différente des quatre précédentes ? –, les nausées dureraient encore au moins deux mois. Le manque de nourriture lui permettrait de rester mince, certes, mais seulement jusqu'au milieu de l'été. Et alors, elle doublerait quasiment de taille en l'espace d'une nuit. Ses doigts gonfleraient au point qu'elle ne pourrait plus porter ses bagues, ses pieds enflés n'entreraient plus dans aucune paire de chaussures, et trois marches à monter la laisseraient hors d'haleine.

Un éléphant, voilà ce qu'elle deviendrait. Un éléphant doté de deux jambes et de cheveux châains.

— Votre Grâce !

Incapable de relever la tête, Daphné se contenta d'un signe de la main pour accueillir Maria qui, debout à côté du lit, la contemplait avec une expression horrifiée. Laquelle expression ne tarda pas à devenir soupçonneuse.

— Votre Grâce ? répéta-t-elle d'un ton soupçonneux, avant d'esquisser un sourire.

— Je sais, dit Daphné. Je sais.

— Le duc est au courant ?

— Pas encore.

— Eh bien, vous n'allez pas pouvoir le lui cacher longtemps.

— Il part cet après-midi passer quelques jours à Clyvedon. Je le lui dirai à son retour.

— Vous devriez le faire maintenant, répliqua Maria qui, après vingt ans au service de Daphné, pouvait se permettre de parler librement.

Daphné se redressa avec précaution, s'arrêta à mi-chemin le temps de réprimer une vague de nausée.

— Il pourrait ne pas tenir. À mon âge, cela arrive souvent.

— Oh, je crois qu'il tient ! rétorqua Maria. Vous êtes-vous regardée dans le miroir ?

Daphné commença à secouer la tête, puis s'interrompit.

— Vous êtes verte.

— Il n'empêche qu'il pourrait ne pas...

— Vous n'allez pas le vomir, ce bébé.

— Maria !

La femme de chambre croisa les bras et plongea son regard dans le sien.

— Vous connaissez la vérité, Votre Grâce. Vous refusez de l'admettre, c'est tout.

Daphné ouvrit la bouche mais, consciente que Maria avait raison, elle ne trouva rien à dire.

— Si le bébé n'était pas bien accroché, continua cette dernière avec plus de douceur, vous ne seriez

pas aussi malade. Ma mère a eu huit bébés après moi et a fait quatre fausses couches. Jamais elle n'a été malade, même pas une seule fois, avec ceux qu'elle a perdus.

Daphné soupira, puis elle inclina la tête, conciliante.

— Je vais néanmoins attendre, décida-t-elle. Juste un peu.

Elle ne s'en expliquait pas vraiment la raison, mais elle voulait garder la chose pour elle encore quelques jours. Et après tout, puisque c'était son corps qui se révoltait, la décision lui appartenait, non ?

— Oh, j'ai failli oublier ! reprit Maria. Nous avons reçu des nouvelles de votre frère. Il vient en ville la semaine prochaine.

— Colin ?

— Oui, avec sa famille.

— Il faut qu'ils descendent chez nous, décréta Daphné.

Colin et Pénélope ne possédaient pas de maison à Londres. Par économie, ils s'installaient d'ordinaire soit chez Daphné soit chez leur frère aîné, Anthony, héritier du titre et de tout ce qui y était attaché.

— S'il te plaît, Maria, reprit Daphné, demande à Belinda de leur écrire de ma part. Qu'elle insiste pour qu'ils s'installent à Hastings House.

Maria acquiesça, puis quitta la chambre. Après un dernier gémissement, Daphné s'endormit.

Lorsque Colin et Pénélope arrivèrent avec leurs quatre adorables enfants, Simon ignorait toujours l'état de Daphné. Il avait été retenu à la campagne par un problème de champ inondé, et ne rentrerait pas avant la fin de la semaine. Elle vomissait plusieurs fois par jour, toutefois elle refusa qu'un estomac capricieux l'empêche d'accueillir son frère préféré.

— Colin ! s'exclama-t-elle, heureuse au-delà de toute expression de le retrouver. Cela fait si longtemps.

Il l'étreignit brièvement tandis que Pénélope s'efforçait de pousser les enfants dans la maison.

— Non, tu n'iras pas courir après ce pigeon ! Je suis vraiment désolée, Daphné, mais...

Pénélope dégringola les marches du perron pour saisir Thomas, son fils de sept ans, par le col.

— Ma sœur, réjouis-toi que les tiens soient grands, déclara Colin en riant. Nous n'arrivons pas à... Bonté divine, Daphné, qu'est-ce qui ne va pas ? dit-il abruptement avant de reculer d'un pas pour l'examiner.

Question tact, on pouvait toujours compter sur un frère.

— Tu as une mine épouvantable, continua-t-il, comme si son exclamation n'était pas suffisamment éloquente.

— Je suis juste un peu barbouillée, marmonna-t-elle. Je crois que c'est à cause du poisson.

— Oncle Colin !

Dieu merci, l'attention de Colin fut détournée par l'arrivée de Belinda et de Caroline, qui dévalaient le grand escalier avec un manque total de grâce féminine.

— Bonjour, toi, dit-il avec un sourire jusqu'aux oreilles en embrassant la première. Et bonjour, toi, dit-il ensuite, avant de lever la tête. Où sont les autres ?

— Amelia est sortie faire des achats, répondit Belinda, qui se tourna ensuite vers ses jeunes cousins.

Agatha venait d'avoir neuf ans, Thomas en avait sept, et Jane six. Le petit Georgie aurait trois ans le mois prochain.

— Comme tu as grandi, Jane ! fit Belinda avec un sourire affectueux.

— J'ai grandi de deux pouces depuis le mois dernier, précisa Jane en se rengorgeant.

— Depuis l'année dernière, corrigea gentiment sa mère. Daphné, je sais que tes filles étaient déjà adultes

la dernière fois que je les ai vues, il n'empêche, je suis surprise chaque fois.

— Moi aussi, reconnut Daphné.

Certains jours, il lui arrivait de se réveiller en s'attendant à voir arriver ses filles en robes courtes. Qu'elles soient désormais des jeunes femmes était... déconcertant.

— Eh bien, tu sais ce qu'on dit de la maternité, reprit Pénélope.

— Quoi ?

Pénélope afficha un sourire ironique avant de déclarer :

— Les années passent à toute vitesse, mais les jours sont interminables.

— C'est impossible, protesta Thomas.

— Il ne comprend jamais rien, intervint Agatha avec un soupir contrarié.

D'une main légère, Daphné ébouriffa les cheveux châtain clair de la petite fille.

— Tu n'as vraiment que neuf ans ? s'enquit-elle.

Elle adorait Agatha depuis toujours. Il y avait chez cette enfant sérieuse et volontaire quelque chose qui l'émouvait.

Agatha étant Agatha, elle reconnut la question comme rhétorique et, se dressant sur la pointe des pieds, embrassa sa tante.

Après lui avoir rendu son baiser, Daphné se tourna vers la nourrice, qui portait le benjamin, Georgie.

— Et toi, mon cœur, comment vas-tu ? dit-elle en tendant les bras pour le prendre.

Il était blond et dodu, avec des joues roses et une délicieuse odeur de bébé, bien qu'il n'en fût plus vraiment un.

— On en mangerait, ajouta-t-elle en faisant mine de lui mordiller le cou.

Puis, calant Georgie dans ses bras, elle le berça d'un geste instinctif.